



Paris, mai 68. EDOUARD BOUBAT/RAPHO

Quand l'« esprit de Mai » se mêle à la promenade en Italie de deux femmes

# Le mois où le temps s'est arrêté

**T**rente-huit ans nous séparent de Mai 68. Et, pourtant, la trace en demeure brûlante. S'écartant de la fade question, battue et rebattue : « Que reste-t-il de Mai 68 ? », Martine Storti entreprend d'approcher par le roman une question beaucoup plus importante : « Qu'avait d'irréductible Mai 68 ? »

Deux personnages campent au cœur de ce récit : Jeanne, jeune étudiante en philosophie, issue d'un milieu ouvrier d'immigrés italiens, et Louise, enseignante-philosophe à la Sorbonne, de quinze ans plus âgée, grande bourgeoise demeurant dans les beaux quartiers. En arrière-

**32 JOURS DE MAI**  
DE Martine Storti

Ed. Le Bord de l'Eau.  
200 p., 17 €.

plan, une promenade amoureuse de Nietzsche et de Lou Salomé, l'ascension de la colline du Sacro Monte, à Orta, en Italie, en mai 1882. Orta, le village d'origine des parents de Jeanne, des prolétaires. Si le destin, entre-temps, n'avait pas mis fin par un accident de la route à l'existence de Louise, Jeanne et Louise auraient passé là un bout d'été, gravissant ensemble, cœurs unis, la colline nietzschéenne. Les cœurs soudés par l'aventure de Mai – mais il fallait que Mai, sentimentalement comme historiquement, fût une parenthèse, qu'au retour à l'ordre politique normal corres-

pondît la séparation par la mort entre Jeanne et Louise.

Les deux femmes vivent donc au jour le jour les péripéties de Mai, qui ne constituent pas le simple décor du roman. Bien au contraire : ces journées se trouvent intériorisées par Jeanne et Louise à un point tel qu'elles s'incorporent intimement à elles, dont elles deviennent indissociables. Ce n'est pas leur être et l'histoire qui sont entrés en fusion, c'est leur être et l'esprit de ces journées historiques. L'esprit de Mai, justement, qui a pu se trouver en contradiction avec les discours explicites de ces journées (la logomachie gauchiste, par exemple), avec certaines pratiques (machiavélisme de groupes politiques installés au cœur du mouvement), avec certaines postures (les proclamations maoïstes devant les usines, aux obsèques de Gilles Tautin), qu'aucun concept ne peut exprimer sans le trahir. Jeanne et Louise le sentent bien, et la narratrice à leur suite, cet esprit de Mai, insaisissable, vogue entre le « *je-ne-sais-quoi* » et le « *presque-rien* » chers à Vladimir Jankélévitch. Le philosophe, d'ailleurs, passe discrètement dans quelques pages de ce roman. Loin d'être simplement anecdotique, cette présence est l'indice d'une irradiation, comme si la pensée de « Janké » figurait, en douce, l'un des foyers de ce livre, baignant dans son rayonnement chacune de ses pages.

L'espace de trente-deux jours, le mur

temps s'était ouvert, avait laissé entrer dans sa suspension l'histoire et les vies, dont celles de Jeanne et de Louise. Puis il s'était refermé à nouveau, rejetant dans la norme de l'histoire ceux et celles qu'il avait laissés entrer – c'est cela, la mort de Louise et l'extinction de Mai, le retour au temps normal, au temps ordinaire de la vie et de la politique. Nietzsche et Lou Salomé aussi se retrouvèrent jetés dans la vie ordinaire, se réveillant avec la « gueule de bois », indignes d'eux-mêmes, après que les portes du temps se furent ouvertes devant eux, qu'ils s'y furent frayé un passage, du côté d'Orta, un autre mois de mai. Autrement dit, comme l'amour, et c'est là, semble-t-il, le message de l'auteur, Mai fut un événement métaphysique – sans, bien entendu, que « métaphysique » ne soit un adjectif édulcorant le sens politique de Mai, c'est même plutôt l'interprétation purement politique qui, paradoxalement, en édulcore le sens politique.

Ce mois de mai fut celui du temps suspendu. L'irréductible de Mai 68 est là : dans cette suspension du temps, dans cette fusion de l'histoire et de l'existence vécue par Louise et Jeanne, dans l'insaisissable « *je-ne-sais-quoi* » de ces brèves semaines. Sans aucune complaisance ni aucun romantisme facile, l'écriture permet à Martine Storti de se retrouver au cœur de ce qui s'est perdu, l'essentiel irréductible de Mai. ■

ROBERT REDEKER